

## **Demeurer dans l'expérience de la rencontre**

### **Eduqués par l'expérience**

Avant-hier, je revenais d'une rencontre en Allemagne qui se tenait en anglais, et je me suis demandé pourquoi j'avais plus de difficultés à m'exprimer en anglais – une langue pourtant que j'ai étudiée pendant 5 ans et que chacun de nous utilise, au moins passivement, chaque jour – qu'à m'exprimer en espagnol, qui est une langue que je n'ai jamais étudiée. J'ai pris conscience que, même pour apprendre une langue, l'expérience est plus efficace que l'étude. Et aussi les autres langues que j'ai apprises à l'école, comme le français ou l'allemand, je n'ai pu les apprivoiser que lorsqu'elles sont devenues expérience. Et l'expérience d'une langue est évidemment liée à l'expérience d'une relation, d'une rencontre. Il n'y a pas de meilleur moyen pour apprendre le chinois que de tomber amoureux d'une chinoise, ou au moins, d'un lieu humain de rencontre avec la Chine ou les chinois. J'ai fait une autre expérience analogue il y a quelques jours en célébrant les funérailles de mon prédécesseur en Catalogne. J'avais du plaisir à célébrer en catalan, malgré la difficulté, parce qu'il s'agissait d'un moment de rencontre, d'affection commune avec une communauté, avec un peuple, un moment d'affection filiale et fraternelle.

En pensant à ces choses à propos des langues, j'en suis arrivé à me demander dans quelle mesure ma relation avec le Christ aussi a et garde la puissance d'une expérience, car, faute de cela, le Christ ne formerait pas ma vie, je n'apprendrais pas à Le connaître, ou je Le garderais en moi comme un bagage de culture que je peux afficher tant bien que mal pour me montrer cultivé, comme lorsque je parle en anglais, mais qui ne trouverait pas en moi cette identification affective qui est le fruit de l'expérience d'une rencontre qui m'a saisi.

Pour reprendre l'exemple des langues, je me rends compte que j'ai commencé à parler en espagnol en Bolivie, pendant la rencontre avec des moniales, leur école, un peuple, qui m'ont particulièrement interpellé. Et depuis lors, c'est pour moi une langue dont le service qu'elle rend à la rencontre prime sur l'effort de me rappeler les vocables et les règles de grammaire que je ne connais pas. C'est pour moi une langue qui, pour dire ainsi, colle directement à l'expérience, à la rencontre, à la communication avec des personnes. Un peu comme le dialecte tessinois, ma vraie et propre langue maternelle, familiale.

Voilà. Je me suis alors demandé si avec le Verbe de Dieu qu'est le Christ, c'était la même chose, si avec l'Evangile du Christ, c'était la même chose. Est-ce que c'est une connaissance notionnelle, théorique, ou une connaissance qui est née d'une rencontre et demeure une expérience qui s'active en même temps que ma vie, mes rencontres, mes regards, mes paroles, sans que je doive chercher cette connaissance comme dans un arrière plan de ma conscience, de ma mémoire, dans le passé de mes études ? Le Verbe de Dieu est-il une "langue", une expression, une relation avec la réalité qui coïncide avec moi, avec mon cœur, ou un simple bagage de connaissance que je puise tant bien que mal du dépôt de mes souvenirs ? En d'autres termes: le Christ en moi est-il une mémoire présente ou un souvenir du passé ? Est-il une expérience, une rencontre, qui se passe maintenant ou qui s'est passée autrefois?

Parce que, au fond, cela change tout. Pourquoi mon "bon anglais" semble moins convainquant, moins capable de me mettre en relation avec les autres, que mon pauvre espagnol? Parce que, en parlant anglais, je dois faire un saut d'au moins 36 ans pour revenir à mes souvenirs de lycée, tandis que mon espagnol est comme contemporain à ma vie maintenant, à mes rencontres vécues. C'est une expérience collée à ma vie de maintenant, ou peut-être coulée, ou mieux coulante, dans ma vie de maintenant. C'est comme une expérience qui demeure expérience. Et comment? En se reproduisant comme expérience maintenant. La qualité de relation qui a produit cette expérience se renouvelle maintenant.

Pensons à comment le jeune homme riche, qui n'a pas suivi Jésus, a dû se référer à Lui par la suite. Pour lui, après, la rencontre avec Jésus n'était plus qu'un souvenir, et cela déjà une minute après la rencontre, un souvenir chaque jour plus "passé", chaque mois, chaque année plus "passé", un fait historique, par rapport auquel dominait de plus en plus, sinon l'oubli, du moins une indétermination. Le regard, le visage, les paroles, les sentiments éprouvés, devenaient de plus en plus vagues, incertains, brouillés. Et c'était comme si la vie qui passait, la vie de tous les jours, venait à s'accumuler entre le jeune homme riche, sûrement toujours moins jeune et probablement toujours plus riche, et la rencontre avec le Christ, comme un écran, un mur, un fossé.

Quelle différence par rapport à Jean, à Pierre, à Marie Madeleine. Pour eux, la première rencontre devenait chaque jours plus vivante à la mémoire, car pour eux l'expérience de cette rencontre ne fuyait pas vers le passé, mais accompagnait l'expérience de la vie de chaque jour. Pour Jean, se souvenir, à l'âge de presque 100 ans, qu'il avait rencontré Jésus à quatre heures de l'après-midi, se souvenir des paroles échangées avec Lui, se souvenir qu'il était avec André, etc., ce n'était pas un effort des méninges pour revenir 80 ans en arrière, mais comme regarder et revivre la même scène, la même expérience, chaque jour, chaque instant. Car pour Jean, l'expérience de la rencontre avec Jésus n'avait jamais cessé de devenir toujours plus contemporaine à l'expérience de sa vie réelle, quoi qu'il puisse arriver.

## Suivre pour demeurer dans l'expérience de la rencontre

Mais quelle a été la différence entre Jean et le jeune homme riche? Quels choix ont-ils faits pour avoir une expérience si différente de l'évènement du Christ? Qu'est-ce qui a fait que pour l'un, la rencontre avec Jésus était un triste souvenir, une nostalgie, et pour l'autre, une mémoire toujours plus vivante, une expérience toujours renouvelée, toujours réelle dans la réalité de sa vie?

Les apôtres n'ont pas été plus généreux que les autres, n'ont pas compris Jésus mieux que les autres, n'ont pas été moins pécheurs que les autres. À la fin, ils ont trahi, renié, abandonné Jésus plus gravement que ne l'a fait le jeune homme riche, parce que, eux, ils L'ont abandonné après trois ans de vie commune avec Lui, où ils L'avaient écouté, où ils L'avaient vu agir, où ils avaient joui de sa présence, de son amour, de son amitié. Le jeune homme riche n'a eu que quelques instants d'expérience du Christ, bien que, nous y reviendrons, si intense que pour lui, ce fut comme dire non à un amour éternel.

Le mérite, ou plutôt la décision décisive de Jean, de Pierre, de Marie Madeleine, par rapport au jeune homme riche, a été celle de *suivre* Jésus, de demeurer avec Lui. *Suivre veut dire demeurer dans l'expérience de la rencontre*. Pas seulement demeurer dans le *souvenir* de la rencontre, ni même demeurer seulement dans la joie, l'émotion de la rencontre, comme un adolescent qui a réussi à obtenir l'autographe du footballeur préféré. Suivre veut dire demeurer dans l'expérience de la rencontre, et cela veut dire que, *en suivant*, la rencontre avec Jésus demeure réelle, présente. Et si l'expérience demeure réelle, évidemment peut demeurer ou se reproduire aussi l'émotion, la joie, mais surtout, surtout, et c'est l'essentiel, l'effet, l'impact de la rencontre dans ma vie réelle, dans les circonstances que je vis maintenant.

C'est ce qui impressionne chez les mystiques chrétiens. Souvent une expérience extrêmement forte de la rencontre avec Jésus marque toute leur vie et les pousse à Le suivre, parfois sur des sentiers bien escarpés. Et sur ce chemin, ils font souvent une douloureuse expérience d'aridité, d'absence d'émotion par rapport à Jésus même. Pensons à l'expérience de la bienheureuse Mère Teresa de Calcutta. Elle a vraiment entendu Jésus l'appeler. Elle s'est enflammée d'amour pour Lui. Mais, après, il y eut toute une vie dans l'aridité, dans un sentiment d'être abandonnée. Au commencement de cette épreuve, elle souffrait terriblement, elle se demandait pourquoi elle avait perdu la rencontre vive avec le Seigneur. Elle se culpabilisait énormément. Puis, je crois que le déclic a été de comprendre que la rencontre avec Jésus n'était pas restée derrière elle, mais continuait sous cette forme mystérieuse, dans la nuit. Elle a compris que la rencontre avec Jésus continuait et s'approfondissait dans sa rencontre avec la misère humaine, avec les pauvres, avec tous. Et de cette manière elle n'a pas cessé un instant de suivre Jésus.

La différence entre le jeune homme riche et Jean est exprimée par celui-ci au commencement de sa première lettre : "Si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché." (1 Jn 1,7)

La communion des disciples est la communion d'un chemin à la suite du Christ. La communion de l'Eglise est une communion de chemin où le Christ marche devant nous et où le Christ nous purifie constamment, nous recrée constamment, dans la miséricorde de son sang versé, de sa vie donnée pour nous et pour tous.

Une communion de chemin n'est pas l'écoulement d'un fleuve tranquille. Elle passe par toutes les circonstances de la vie de chacun, de la vie du monde. Mais justement parce qu'elle est une communion de chemin, on sait qu'on peut toujours avancer, qu'on peut toujours reprendre le chemin, en vertu de Celui qui marche devant nous et nous appelle à demeurer avec Lui.

On ne suit jamais le Christ seuls, individuellement. Chaque vie est chemin en communion avec le chemin des autres. Sans cela nous ne marchons pas dans la lumière du Christ, nous ne suivons pas un chemin éclairé par le Seigneur. Saint Benoît termine sa Règle en demandant au moines: "Qu'ils ne préfèrent absolument rien au Christ; qu'Il nous conduise tous ensemble à la vie éternelle!" (RB 72,11-12). La préférence absolue du Christ qui est demandée à chacun s'exprime, ou a pour conséquence immédiate, que nous fassions un chemin ensemble vers la plénitude de vie à laquelle Il nous conduit.

### **La fatigue du chemin**

Le Christ veut que nous comprenions que Le rencontrer est un chemin, et que les circonstances de ce chemin traduisent elles aussi, elles surtout, la rencontre d'amour avec Lui. Et un chemin n'est pas sans fatigue. Et plus on chemine, et plus la fatigue peut se faire sentir. Et plus on avance, et plus on monte, et plus nous ressentons la fatigue. Mais justement, cette fatigue est comme la preuve que nous faisons du chemin. La fatigue est un peu comme si le chemin pénétrait dans notre peau, dans nos muscles, dans nos os, dans notre cœur. Quand on a trop peur de la peine que comporte le chemin à la suite du Christ, au fond on a peur du fait que la rencontre avec le Christ pénètre en nous, devienne une réalité qui change notre vie, l'état de notre vie.

Le jeune homme riche s'en est allé parce que, face à la proposition de Jésus, il a imaginé et calculé la fatigue que cela lui pouvait coûter. "Ah non! Me priver de toutes mes richesses, et suivre Jésus sans rien, comme ses apôtres, dans la vie qu'il mène, sans domicile fixe, toujours en chemin, toujours assailli par la foule : tout cela je ne pourrai pas le soutenir, le supporter, ce serait une fatigue trop lourde pour moi !"

Plus qu'une fatigue réelle, cet homme a succombé à une fatigue imaginaire. Il n'a pas fait un seul pas derrière Jésus, il n'a pas fait une minute d'expérience de ce que peut signifier suivre le Christ, de ce que peut signifier passer de la rencontre au chemin avec Lui, passer de la première rencontre à une communion de vie avec Lui. Il succombe à une fatigue irréaliste.

L'autre jour, je lisais un épisode curieux de la vie de Jean Vanier. Lorsqu'il a reçu le prix Paul VI en 1997, il y avait une cérémonie en présence de Jean Paul II. Les organisateurs du Vatican lui ont demandé à plusieurs reprises de réduire absolument son discours à quelques minutes, car le Pape était déjà malade et il ne fallait pas le fatiguer. Quand il a pris la parole, après les discours officiels que personne n'a osé demander de raccourcir, Jean Vanier a dit: "On m'a demandé, Très Saint-Père, de ne pas parler longtemps parce que vous êtes fatigué...". Puis il ajoute: "Il est heureux que les disciples n'aient pas été là quand Jésus, fatigué, s'était assis au puits de Jacob. Ils auraient empêché la Samaritaine d'approcher. Et je crois, Saint-Père, que la Samaritaine a été la joie de Jésus et nous, à l'Arche, nous voulons être votre joie." (cf. Anne-Sophie Constant, *Jean Vanier, Portrait d'un homme libre*, ed. Albin Michel, 2014, p. 188).

Et bien, au fond, ces disciples qui essaient toujours d'empêcher la rencontre avec Jésus, par crainte de la fatigue, c'est souvent nous-mêmes qui agissons ainsi avec nous-mêmes, ou plutôt nous-mêmes qui agissons ainsi par rapport au Christ qui veut nous rencontrer, et veut rencontrer tout le monde aussi à travers nous. Les disciples ont peur de la fatigue du Christ. Lui, pourtant, ne s'en plaint jamais.

Jean dit que Jésus était "fatigué par le chemin – *fatigatus ex itinere*" (Jn 4,6). La fatigue de Jésus est la fatigue de celui qui marche, qui fait un chemin. C'est comme la fatigue de quelqu'un qui travaille, la fatigue de quelqu'un qui ne se soustrait pas aux exigences de la vie, aux circonstances. Quand Jésus est fatigué, Il peut s'asseoir, demander de l'eau, s'endormir sur une barque au milieu d'une mer agitée par la tempête, chercher avec ses disciples un lieu retiré. Mais cela ne veut pas dire qu'Il ne veuille pas être fatigué, cela ne veut pas dire qu'Il maudisse la fatigue. Le repos de Jésus n'est pas pour éliminer la fatigue, mais pour l'assumer, pour continuer à pouvoir assumer la fatigue du chemin. Pour Jésus, la fatigue fait partie de sa mission, de son obéissance au Père, de son amour envers toute l'humanité, envers toutes les brebis perdues. Sa fatigue est l'incarnation de son amour, elle est la contingence du don de sa Vie. Il n'y a rien de plus positif que cette fatigue là, pour Lui, en Lui, et en nous, si nous Le suivons.

Être fatigué par le chemin, pour Jésus, c'est sentir la réalité de sa mission. Jésus vit la fatigue comme la conséquence de son obéissance au Père. Pour Jésus, être fatigué, c'est comme le rayonnement de sa continuelle offrande au Père, de sa consécration totale au dessein du Père. Pour Jésus, la fatigue est positive parce qu'Il obéit, parce qu'Il fait toujours ce qui plaît au Père. C'est comme la fatigue d'une maman qui porte son bébé. Cela ne peut pas être perçu comme négatif.

## **Le regard qui nous recrée**

Car, aussi pour nous, accepter la fatigue du chemin à sa suite, dans les circonstances de chacune de nos vies, veut dire demeurer dans la rencontre avec Lui, la rencontre qui nous regarde avec une tendresse incomparable, la tendresse qui nous crée, qui nous recrée. Comme Jésus, fatigué par le chemin, a regardé la Samaritaine et, comme remarque justement Jean Vanier, a trouvé sa joie dans cette rencontre, car avec la Samaritaine Il a pu vivre et faire ce qui plaît au Père, Il a pu vivre sa mission, même mort de fatigue, et grâce à cette fatigue, sans laquelle Il n'aurait pas été là pour rencontrer cette femme.

"Jésus fixa sur lui son regard et l'aima" (Mc 10,21). À cet instant de la rencontre avec le jeune homme riche, que faisait le Christ? Il commençait à créer en lui une vie nouvelle. Le regard du Christ est un regard créateur, et la Rédemption est ce regard éternel du Dieu Créateur qui vient nous recréer, un par un, par la rencontre personnelle, unique, avec chacun de nous. Jésus voit déjà toute la beauté de cette créature nouvelle de son amour que peut devenir ce jeune assoiffé de vie. De la même manière Il a regardé justement la Samaritaine, Zachée, Marie de Magdala, Jean, Pierre, chacun de nous. L'invitation à Le suivre voulait dire offrir à ce jeune la possibilité de demeurer à chaque pas de sa vie sous ce regard créateur et rédempteur. Bien sûr que ce sera fatigant de tout quitter et de suivre le Christ pendant toute sa vie, mais ce sera justement ce chemin qui permettra de demeurer sous son regard qui recrée, sous ce regard qui restaure continuellement notre vie, la joie de vivre: « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. Oui, mon joug est facile à porter, et mon fardeau, léger. » (Mt 11,28-30).

Prendre le joug du Christ, devenir ses disciples, cela veut dire Le suivre dans son obéissance d'amour au Père.

Suivre le Christ veut dire demeurer sous son regard dans la réalité d'un chemin de vie, de notre vie. Jésus n'a jamais dit à quelqu'un: Viens et assied-toi avec moi ! Il propose toujours un chemin. "Vien et marche avec moi !". Et que veut-dire cela ? Cela veut dire qu'Il nous propose de Le suivre à travers notre vie, que notre vie sera rencontre avec Lui, à travers tous ses passages, à travers ses hauts et ses bas, à travers ses chutes et relèvements. Toutes les circonstances de notre vie seront rencontre avec Lui, et approfondissement de cette rencontre, de cette exposition à son regard qui nous recrée, toujours à nouveau, comme Pierre au moment du reniement.

## **Chanter au milieu des flammes**

Ce matin aux Vigiles, je lisais dans le livre de Daniel l'épisode des trois jeunes dans la fournaise de Babylone. C'est une page que nous pouvons lire comme une parabole de ce que signifie encore aujourd'hui la présence et le témoignage au milieu du monde, de ce monde qui, de près et de loin, est en feu. Les trois jeunes sont jetés dans la fournaise simplement parce qu'ils se sont opposés passivement

à l'idolâtrie du pouvoir. Dans un monde païen, ils ont continué à adorer le vrai Dieu. Les flammes de la fournaise de Babylone symbolisent tout ce qui dans les circonstances du monde et de nos vies normalement devrait nous nuire, nous faire mourir. Et voilà qu'il arrive quelque chose qui fait que, même au milieu des flammes, ces jeunes ne sont pas abîmés, ne perdent pas la vie, au contraire : ils chantent leur louange à Dieu, une louange qui bénit toutes les créatures, qui voit en tout et en tout événement une bénédiction de Dieu : "Ils marchaient au milieu des flammes, ils louaient Dieu et bénissaient le Seigneur." (Dn 3,24)

Le secret de ce miracle est la présence d'un Ange qui descend avec eux dans la fournaise : "Mais l'ange du Seigneur était descendu dans la fournaise en même temps qu'Azarias et ses compagnons ; la flamme du feu, il l'écarta de la fournaise et fit souffler comme un vent de rosée au milieu de la fournaise. Le feu ne les toucha pas du tout, et ne leur causa ni douleur ni dommage." (3,49-50)

Je ne sais plus quel père de l'Eglise a vu en cet Ange déjà la présence du Verbe de Dieu, du Fils de Dieu, en ce monde, pour sauver les hommes.

Or, c'est au spectacle de cette fidélité, au milieu des flammes, donc aussi au milieu des circonstances les plus terribles, les plus hostiles à la vie, que se rend visible, aussi au roi Nabucodonosor, la présence d'un Autre qui nous sauve, qui est avec nous au milieu des flammes et nous sauve : "Et Nabucodonosor s'écria : 'Béni soit le Dieu de Sidrac, Misac et Abdénago, qui a envoyé son ange et délivré ses serviteurs ! Ils ont mis leur confiance en lui, et ils ont désobéi à l'ordre du roi ; ils ont livré leur corps plutôt que de servir et d'adorer un autre dieu que leur Dieu'." (Dn 3,95)

C'est cela le grand témoignage qui arrive même à convertir le roi et qui transforme la culture idolâtre du monde, qui transforme le pouvoir du monde qui opprime la liberté et la vie.

Ste Thérèse-Bénédictine de la Croix, Edith Stein, co-patronne de l'Europe, écrivait : « Le monde est en feu. Es-tu pressée de l'éteindre ? Lève les yeux, contemple la croix [C'est-à-dire: rencontre le Christ, fais mémoire mendiante de Lui, de son amour, au milieu des circonstances !]. Du cœur ouvert jaillit le sang du Rédempteur, le sang qui éteint les flammes de l'enfer. Rends ton cœur libre par l'accomplissement fidèle de tes vœux [Suis le Christ comme Il te le demande aujourd'hui !]: alors le flot de l'amour divin se répandra en ton cœur jusqu'à le faire déborder et le rendre fécond jusqu'aux confins de la terre. » Alors se renouvelle le flot d'amour que tu as perçu en le rencontrant la première fois, lorsqu'il t'a regardé et aimé comme personne d'autre peut le faire.

Suivre le Christ dans une rencontre constante avec Lui en toutes les circonstances de la vie, éduqués et conduits en cela par le charisme que le Christ nous donne pour adhérer à son Eglise, fait de notre vie, telle qu'elle est, un témoignage qui transforme le monde.